



La personnalité de l'abbé McGivney

*Un contemporain se remémore le fondateur des Chevaliers de Colomb,
un prêtre humble et chaleureux*

par le Père Joseph G. Daley

NOTE DE LA RÉDACTION : En commémoration de la naissance de l'abbé Michael J. McGivney (12 août 1852) et de sa mort (14 août 1890), vous trouverez ci-dessous le texte abrégé d'un article paru dans l'édition datée de juin 1900 de *The Columbiad*, la publication officielle de l'Ordre qui a précédé la revue *Columbia*.

Dans les annales de la prêtrise de Nouvelle-Angleterre, aucun nom ne mérite d'honneur plus éclatant que celui de l'abbé Michael Joseph McGivney. Ses 38 ans de brève existence, qui se sont achevés à l'été 1890, ont cependant été riches de toute les vertus sacerdotales : l'amour des âmes du véritable *alter Christus*, la piété enfantine du Curé d'Ars, le zèle de Saint Vincent de Paul pour les œuvres de miséricorde, l'optimisme infatigable des associés de Frédéric Ozanam ; ces traits de caractère, si précieux aux yeux des hommes et du ciel, se reflétaient clairement dans l'âme de ce prêtre bon, simple et honnête du Connecticut.

Sa vocation particulière était de développer la masculinité catholique, de relier ensemble de manière manifeste tous les éléments qui forment la force de caractère et, ainsi, de mettre véritablement en valeur cette solidité de caractère (en d'autres termes, cette catholicité) pour que sa force soit exposée aux yeux du monde. Grâce à ses œuvres, la Société des Chevaliers de Colomb vit le jour en 1882. Son but était de créer parmi les laïcs catholiques une confraternité qui, sans être une société religieuse au sens strict du terme, exigeait de ses membres certaines qualifications religieuses, c'est-à-dire la profession ouverte de la foi catholique et la soumission filiale à l'Église pour toutes les questions de doctrine, de discipline et de morale.

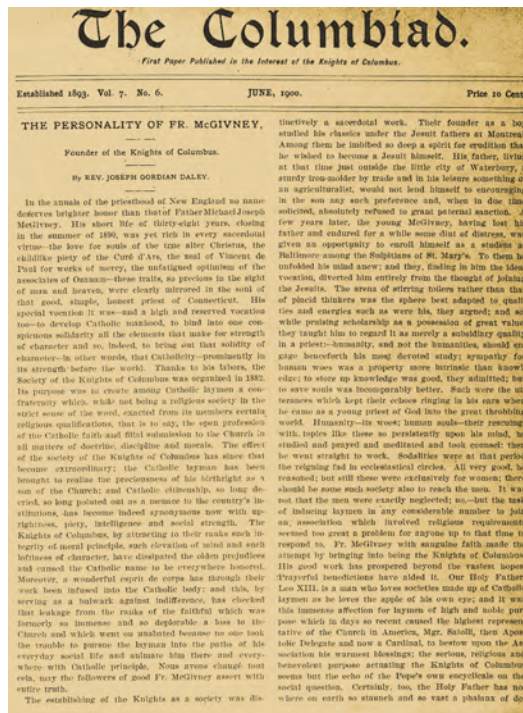
L'effet de la Société des Chevaliers de Colomb est depuis lors devenu extraordinaire; le laïc catholique a été amené à réaliser le caractère précieux de sa naissance en tant que fils de l'Église, et la citoyenneté catholique si longtemps décriée, si longtemps pointée du doigt comme une menace pour les institutions du

pays, est devenue en fait un synonyme de droiture, de piété, d'intelligence et de force sociale. Les Chevaliers de Colomb, en attirant à eux une telle intégrité de principe moral, une telle élévation d'esprit et une telle grandeur de caractère, ont dissipé les préjugés d'autrefois et ont amené le nom catholique à être honoré partout. (...)

L'établissement des Chevaliers de Colomb en tant que société a été typiquement un travail sacerdotal. Enfant, leur fondateur a étudié ses classiques chez les Pères jésuites de Montréal. Parmi eux, son esprit s'est tant imprégné d'érudition qu'il a souhaité lui-même devenir jésuite. Son père, qui vivait à cette époque aux abords de la petite ville de Waterbury, était mouleur le jour et agriculteur amateur pendant son temps libre. Il ne pouvait se résoudre à encourager de telles inclinations chez son fils et, sollicité le moment venu, il a refusé catégoriquement d'octroyer son accord paternel.

Quelques années plus tard, le jeune Michael, ayant perdu son père et éprouvé une grande détresse pendant quelques temps, eut l'opportunité de s'inscrire comme étudiant à Baltimore chez les sulpiciens de St. Mary. Il leur dévoila son esprit neuf et, trouvant en lui la vocation idéale, ils le dissuadèrent complètement de rejoindre les jésuites. L'environnement de travailleurs acharnés plutôt que de calmes penseurs était la sphère la mieux adaptée à des qualités et une énergie telles que les siennes, prétendaient-ils, et ainsi, tout en louant la grande valeur de son érudition, ils lui apprirent à la considérer comme une qualité simplement secondaire chez un prêtre : c'était le genre humain, plutôt que les sciences humaines, qui devait par conséquent susciter ses études les plus dévouées ; la sympathie pour le malheur de l'homme constituait une aptitude plus essentielle que le savoir ; il était bon d'engranger des connaissances, mais sauver des âmes avait une valeur d'une supériorité incomparable. (...) L'humanité et ses maux, les âmes humaines et leur salut : ayant ces sujets constamment à l'esprit, il étudia, pria et prit conseil puis, il se mit au travail. (...)

Je me souviens avoir rencontré l'abbé McGivney à New Haven en 1883, l'année suivant la première incorporation des Chevaliers. Il était alors plein de vigueur ; un pasteur bon et délicat, le père Lawler lui avait confié la charge de St. Mary, une paroisse située à l'ombre des tours de la faculté de Yale qui était à l'époque la paroisse la plus aristocratique du Connecticut. L'abbé McGivney lui-même était tout sauf un aristocrate



Page opposée : Une photographie de l'abbé Michael J. McGivney assis dans un décor de presbytère vers 1880 est attribuée au studio de photographie de John J. Tierney, à New Haven, paroissien de l'église St. Mary et membre du Conseil I de San Salvador. • La première page de l'article intitulé « La personnalité de l'abbé McGivney » ci-dessus, telle qu'elle apparut dans l'édition de juin 1900 de *The Columbiad*.

; c'était un homme d'une grâce extrême dans ses manières en toute occasion, mais sans affectation, sans « airs supérieurs », si vous me permettez l'expression. Je ne l'ai rencontré qu'une seule fois et pourtant, je me souviens comme si c'était hier de son visage pâle et beau; c'était « un visage de prêtre », ce qui explique tout. C'était un visage doté d'une tranquillité merveilleuse; il n'y avait rien de dur dans sa contenance, même si son allure incarnait la force; il n'avait rien d'infâme, rien d'intéressé, rien du politicien ou du calculateur. La ruse et l'ambition étaient aussi éloignées de lui que des cieux. Il suffisait de le rencontrer une seule fois pour lui faire confiance; les enfants l'aimaient sincèrement; et les personnes âgées du voisinage, dont il recherchait la compagnie et à qui il consacrait de son temps même lors de ses journées les plus chargées, le qualifiaient de véritable saint avec sincérité.

À la prison municipale, le directeur raconte encore des anecdotes sur ce que l'abbé McGivney a dit et fait durant ses visites aux prisonniers. Ailleurs également, les faits abondent tout à son honneur. Un vieil homme aveugle qui vivait de la charité, mais qui n'était pas catholique, se rendait chaque dimanche à la messe à St. Mary pour entendre « cette voix ». Les non-catholiques trouvaient en l'abbé McGivney une âme d'une immense sympathie, qui les invitait avec force à étudier les vérités religieuses qu'il proclamait.

Parmi les conversions dues à la grâce de Dieu incarnée en l'abbé McGivney, on se souvient encore de deux cas à New Haven. L'un de ces convertis était David Buell, un célèbre musicien de Yale, auteur de l'opéra *Penikeese*, aujourd'hui inconnu du public, bien qu'il ait été membre de la Société de Jésus. L'autre convertie remarquable était Miss Harwood, fille du Rév. Dr Harwood, recteur de la congrégation épiscopaliennne la plus distinguée de tout l'État, homme d'une grande érudition et d'une grande richesse. La conversion de Miss Harwood attira l'attention en raison de sa distinction dans les rangs de la société, du raffinement de sa maison et de son cercle, et de son esprit extrêmement brillant qui s'associait à la supériorité de son éducation et à une extrême grâce personnelle. La mort de Miss Harwood, survenue bien trop tôt, fut cependant entourée de toute la consolation que notre sainte foi pouvait lui apporter.

L'influence de l'abbé McGivney sur les hommes était une chose extraordinaire. Les jeunes hommes étaient particulièrement fascinés par lui et écoutaient ses paroles avec un enthousiasme qui l'étonnait lui-même; des centaines d'entre eux lui demandait son avis et envoyaient d'autres jeunes hommes solliciter ses conseils.(...)

Il est édifiant de noter comment ces jeunes hommes des tous premiers conseils ont mené leur carrière à l'âge adulte. Cornelius T. Driscoll est le maire actuel de la ville de New Haven; Stephen Maher, M.D., après avoir obtenu son diplôme à Edimbourg, dispose d'une large réputation dans le milieu médical; John J. Phelan, qui vit confortablement à Bridgeport, s'est vu élire secrétaire d'État de la communauté de Nutmeg, sous l'autorité du Gov. Luzon Morris. John T. McPartland, qui a semblé un moment destiné à

l'Église, a fait fortune dans les affaires; et Edward Downes, membre de ce qui est peut-être la famille catholique la plus ancienne, la plus riche et la plus respectée de New Haven, alors qu'il semblait autrefois destiné à la politique, a fini par révéler au fil du temps une vocation pour l'Église.

Deux membres de la vieille garde se sont consacrés exclusivement aux affaires des Chevaliers de Colomb. Il s'agit de Wm. M. Geary et Daniel Colwell. M. Geary, avec ses 47 ans bien assis, a toujours l'air jeune et beau, et possède toujours l'énergie qui donne une large portée à sa grande ambition dans le domaine des affaires et à son admirable diplomatie pour la gestion. M. Colwell est un homme très occupé qui ne peut être dérangé pendant les heures de travail. Toutefois, il lui arrive de faire exception lorsqu'un étranger venu de loin vient l'interrompre à sa table, dans les bureaux du Conseil d'administration des Chevaliers de Colomb. ... De temps en temps, il se plonge dans ses souvenirs personnels, nommant souvent et avec une tendresse palpable le jeune et gentil prêtre dont l'image, bien que datant de 20 ans plus tôt, reste gravée dans nos esprits, et dont le large portrait trône sur le bureau, face à nous: l'abbé McGivney, le chaleureux prêtre de l'Église de la Charité du Christ. (...)

Le Rév. Richard Foley de Brooklyn, N.Y., qui était un proche camarade de séminaire de l'abbé McGivney, m'a dit récemment que les trois traits les plus saillants de son caractère étaient son sens de l'ordre, la profondeur de sa piété et sa bonne humeur. Son goût de l'ordre était en outre remarquable. Lors de son séjour à Baltimore, les sulpiciens n'ont pu se satisfaire d'aucun autre que lui pour le poste de sacristain. Sa bonne humeur transparaisait souvent aussi car partout où l'on parle de lui, ses paroles joyeuses et ses déclarations amicales qui valaient de l'or sont toujours gravées dans les mémoires et toujours très appréciées. Sa piété a elle aussi été mentionnée. Cette piété se cristallisait dans son immense charité.

La famille McGivney comptait trois fils, dont les deux cadets étaient beaucoup plus jeunes que lui et, si l'abbé McGivney n'avait exprimé qu'une seule ambition, c'était l'espoir que ses frères puissent jouir d'une bonne éducation. Le vœu si cher à son cœur a depuis été exaucé car les trois fils de la famille sont tous devenus prêtres, dont les deux plus jeunes sont encore en vie. Le plus âgé des deux est le Rév. Patrick J. McGivney de Middletown, actuellement aumônier d'État du Connecticut; l'autre est le Rév. John McGivney de Bridgeport, un jeune homme âgé de moins de 30 ans, dont on dit le plus grand bien pour son sermon à la fois sérieux et empli de grâce.

L'abbé McGivney, fondateur des Chevaliers, est décédé alors qu'il était curé de la paroisse de Thomaston en août 1890. Il est mort sans laisser de dette; toutefois il mourut sans un dollar en poche; la raison étant qu'avec son cœur empli de charité, il avait donné jusqu'à son dernier sou. ♦

LE PÈRE JOSEPH G. DALEY (1866-1935) a servi comme prêtre du Diocèse de Springfield, Massachussets, et est l'auteur de plusieurs livres de fiction.